

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

Journal humoristique, amusant, drôlatique, surtout pas politique, par-dessus tout très peu littéraire.

++

F

5001

A1

Q5

Paraissant le SAMEDI de chaque semaine.

M. LOUIS FRASSE PLAINVAL, propriétaire et rédacteur en chef.

Toutes les facéties qui nous seront envoyées par les plumes imberbes seront insérées avec une scrupuleuse exactitude.

QUEBEC,

SAMEDI, 18 SEPTEMBRE 1869.

La question que nous allons soulever aujourd'hui est si épineuse que nous osons à peine l'entamer. Il est pourtant de ces abus que l'on ne doit passer sous silence.

Nous ne doutons pas que ce que nous allons dire, n'ait déjà été dit par d'autres bien avant nous, et c'est justement ce qui nous a décidé à parler, car puisque nous ne sommes pas seul à avoir fait ces réflexions, il doit au moins y avoir quelque chose de vrai et de juste.

Nous sommes (nous l'avouons en toute sincérité) jeune dans la carrière ardue du journalisme. Si la tâche du critique est difficile, elle est parfois très pénible. Une plume impartiale tremble souvent avant de tracer les lignes destinées à être servies au public. Quoique dans une critique exempte de partis pris, les convenances soient bien observées, il est trop souvent vrai que des susceptibilités, nous ne dirons pas ridicules, mais au moins beaucoup trop tendres, se trouveront profondément froissées.

C'est le revers de la médaille de notre métier. En traitant telle ou telle question, nous croyons bien faire. Le lendemain hélas! nous nous sommes créés vingt ennemis de plus.

Aujourd'hui, par exemple, nous croyons avoir le champ large pour traiter le sujet que nous nous sommes choisi; eh bien! nous en sommes assurés, nous aurons de nombreuses critiques. Le rédacteur de l'*Omnibus* a mal fait

dira-t-on, il aurait dû se taire, nous savions déjà ce qu'il nous fait lire aujourd'hui, etc., etc.

Est-ce une raison? Parce que d'autres ont parlé avant nous, devons nous nous taire. J'ai le droit de faire part de mes observations comme on aura le droit de ne pas les lire. Aussi, je veux tailler en plein dans le drap. Je veux pousser le ciseau avec toute la vigueur dont je suis capable. Je veux diriger le fouet aussi impitoyablement que le fait un postillon lorsqu'il a affaire à une rosse têtue et vicieuse; si la courroie casse, je me servirai du manche au risque de lui faire subir le même sort.

Je promenai un jour de la semaine dernière. La soirée était belle et douce, et les promeneurs étaient nombreux; la plate-forme où je me trouvais, avait ce soir-là, bon nombre de visiteurs.

Je m'étais accoudé sur la balustrade, et j'admirai le magnifique panorama que l'on voit se dérouler à la vue, du côté de la rivière Saint Charles, lorsque je fus arraché à ma contemplation par une conversation digne de la bouche du plus fessé voyou de la barrière de la Courtille.

Je me retournai tout étonné, et je fus bien plus étonné encore, quand je m'aperçus que cette conversation était tenue par deux femmes (j'allais dire deux dames.)

Cet étonnement cessa dès que j'eus regardé plus attentivement l'allure des deux *sujets* que j'avais sous les yeux.

Oh! ranimez vous, je vous épargnerai le portrait, j'aurais peur de le tracer trop fidèlement; je craindrais surtout de salir ma plume.

Je me demandai, et je me demande encore comment il se fait que la promenade choisie de

préférence par l'aristocratie de Québec, soit ouverte à la lie de sa population.

Ainsi, le frère qui y conduit sa sœur, le fils qui y accompagne sa mère, le mari qui vient y faire respirer le frais à sa femme et à ses jeunes enfants, les expose à entendre ces conversations dont les mots sont pris dans l'abjecte vocabulaire de cette classe plus abjecte encore.

Il est donc dit que les honnêtes gens qui viendront à cette place, unique dans la ville, y seront exposés à coudoyer des devergondées de bas étage.

Nous leur dirons à ces femmes que l'on n'ose, que l'on ne peut qualifier, sans craindre de se salir la bouche ou de faire refermer les oreilles les moins chatouilleuses : choisissez donc d'autres lieux pour afficher votre cynisme ; restez dans votre sphère, ne quittez pas ces maisons faites exprès pour vous, pour venir faire rougir par votre présence les gens que vous ne devriez même pas oser regarder. Brillez par votre absence aux endroits où vous n'auriez jamais du oser venir. Vous trouverez facilement d'autres chemins où vous pourrez traîner votre honte.

Les promenades fréquentées, ne doivent pas être choisies par vous comme lieux d'exhibition. Le stigmate ineffaçable imprimé sur votre front, qui désormais ne peut plus rougir, est trop visible pour que vous ne cherchiez pas à le cacher à tous. Vous ne voyez donc pas que le mépris est écrit dans tous les yeux qui osent se fixer sur vous. En un mot, rangez vos robes de soie, que vous tenez des bénéfices de votre ignoble commerce, et faites place au modeste organdin que vous semblez vouloir éclipser. Vos allures éhontées disent trop bien ce que vous êtes et qui vous êtes, regardez à vos pieds gourgandines, et vous verrez qu'à chaque pas que vous faites, vous laissez une large tache de boue, vos falbalas ne sont même pas dignes de balayer la poussière du sol ou vous marchez effrontément. Vous laissez derrière vous tout un tourbillon d'air vicié et corrompu et le maquillage, dont vous avez couvert vos faces ridées par la débauche, ne peut cacher aux yeux les fêtrissures qu'y ont laissées ceux à qui vous vous êtes vendues.

Oui, nous l'affirmons, les autorités compétentes ne sont pas assez sévères à cet égard, les femmes du calibre de celles dont nous venons de parler, devraient être l'objet d'une surveillance toute spéciale, et au risque de fâcher ceux que cela regarde, nous aurons l'audace de dire que permettre de tels abus, c'est presque les encourager. Mon raisonnement est-il faux ? J'en appelle aux pères et aux mères de famille, aux

maris et aux frères, en un mot à tous les gens respectables.

L'Amour, la Vieillesse et la Folie.

FABLE

L'Amour, voyageant sur la terre,
Changeait souvent de logement :
Chacun sait que, par caractère,
Il aime un peu le changement.

L'Adolescence et la Jeunesse,
Hébergeaient ce dieu tour à tour !
Le seul logis de la Vieillesse
N'avait jamais tenté l'Amour.

La Vieillesse enfin s'en offense :
Le cœur piqué d'un tel mépris,
Elle médite une vengeance
Et porte sa plainte à Cypris.

Cypris, en mère raisonnable,
Appelant son cher Cupidon,
Lui dit : — " D'un délit punissable,
" Va-t-en mériter le pardon....

" La Vieillesse peut avec zèle
" Nous aider ; tu dois le savoir :
" Va, cette nuit, loger chez elle ;
" C'est moi qui t'en fais un devoir."

L'Amour n'en avait guère envie ;
Mais il part, et, dans son chemin,
Voilà qu'il trouve la Folie,
Ses grelots tintaient dans sa main :

" — Ah ! lui dit le dieu de Cythère,
" Vers moi l'Amitié te conduit !
" Chez la Vieillesse au front austère,
" Va me remplacer cette nuit ;

" Quitte ta brillante parure ;
" Voici mes flèches, mon carquois,
" Imite mes pas, ma tournure,
" Et contrefais ma douce voix...."

Folie accepte, et se dispose
A jouer l'Amour de son mieux :
(Peut-on refuser quelque chose
Au plus puissant de tous les dieux ?)

A la porte de la Vieillesse,
Le faux Cupidon va heurter ;
Soudain, tout ressentiment cesse,
La Vieillesse vient le fêter :

" — Amour, dit-elle, en ta présence

“ Je me sens presque rajeunir !
 “ Entre, et laisse-moi l'espérance
 “ De te voir bientôt revenir....”

Dupe de la supercherie,
 La Vieillesse, depuis ce jour,
 Ouvre sa porte à la Folie
 En croyant l'ouvrir à l'Amour !

Le Canon Russe et l'Annexion.

Au dernier meeting tenu solennellement sur le canon russe de la plate-forme, il paraît qu'un orateur, entr'autres, n'a pris la parole que parce qu'il croyait qu'il en prendrait un.

Les habitudes de cet orateur connues du public quebecquois justifiaient de sa part une semblable espérance.

Malheureusement il n'a pas été le seul déçu ; le public l'a été au moins autant que lui.

Le bruit s'était répandu que cet orateur serait comme d'ordinaire convenablement chargé, et que le canon le serait aussi ; quel n'a pas été le désappointement général quand, après quelques minutes d'attente on n'a entendu tonner, ni orateur, ni canon.

J'ai Casse ma Pipe.

SOUVENIRS HISTORIQUES.

(Suite.)

Dans le fond de la tente, deux hommes, (on les appelle des chirurgiens majors!) les bras nus et couverts de sang, entourent un autre homme étendu sur deux longues planches. Implacable, ils n'entendent même pas les cris que pousse la victime (ils nomment ça le “sujet” eux!) dans un instant, un membre sera séparé du corps de ce malheureux qui est là. Ce que le fer et le plomb des ennemis ont commencé, le tranchant de l'acier va l'achever : C'est le couronnement de l'œuvre!

Mais, console toi noble et brave héros, si tu ne succombe pas à la terrible opération qui te privera désormais d'un des membres que Dieu t'avait donné pour le travail, et non pour servir de machine exécutive aux volontés de ceux qu'on nomme les grands ; si tu ne succombe pas dis-je, la patrie sera reconnaissante envers toi : elle te votera une pension de trois cents francs par an, soit vingt-cinq francs par mois ou seize sous et demi par jour, avec cette somme on aura payé tes loyaux et pénibles services. Qu'importe tes tortures présentes, qu'importe si ton vieux père et ta vieille mère attendent avec impatience ton retour, qui doit alléger leur misère ou leur position précaire ; tu leur feras partager le pain que tu tiens de la libéralité de ceux pour lesquels tu as versé ton sang. Oh ! dérision, lequel des deux pourra-t-il se dire quitté envers toi : la Patrie

ou le gouvernement ? A mon avis, ni l'un ni l'autre. S'il est surtout quelque chose avec qui l'on ne s'acquiesce pas facilement : L'histoire et la Postérité. Et, prie bien Dieu pauvre invalide qu'il accorde longue vie au gouvernement qui s'est montré aussi munificent envers toi. Car, le jour où lui et sa dynastie tomberaient, cette chute entraînerait à sa suite le paiement des seize sous et demi que tu as si bien gagnés.

A un autre endroit de la tente, deux ou trois sœurs de charité, leurs vêtements sévères sont maculés de sang et de boue. Elles portent partout et à tous, avec leurs soins assidus, des douces et saintes paroles. Près d'un mourant, une d'elles est agenouillée, et dit avec ferveur les prières des agonisants, aux gémissements des patients se mêlent les oraisons sacrées. Dans cet asile, rien que douleurs, agonie, plaintes et prières, dominées souvent par le roulement rapproché de la fusillade et le grondement du canon qui continuent leur œuvre de destruction !

Lorsque ceux qui sont entrés là, en ressortent cadavre, on les transporte au dehors dans quelque coin où ils resteront jusqu'au lendemain de la bataille. Ce lendemain, on creusera un grand trou, (on ne peut pas appeler cela une fosse). Dans ce trou reposeront tous les débris mortels de la veillée. La terre recouvrira tous ces monceaux de chair humaine enterrés dans ses entrailles ; Puis..... plus rien ! Si, l'armée victorieuse ou défaite, portera plus loin ses pas, elle laissera d'autres victimes, et vous vaillants trépassés, preuves muettes et invisibles de cette sanglante journée, vous resterez seuls dans le silence éternel. Et sans doute plus tard, le propriétaire de ce sol qui vous couvre sera-t-il très heureux de le posséder ; les récoltes à cet endroit seront plus abondantes, les végétations plus vivaces, et vous serez venus, pauvres oubliés, dans un pays qui n'était pas le vôtre, pour une cause qui n'était pas la vôtre, vous serez venus dis-je, servir d'engrais à cette terre qui vit jadis votre vaillance et vos exploits!

A 3 heures de l'après midi, quatre infirmiers apportèrent sur un brancard, le corps d'un vieux chasseur d'Afrique, gratifié d'un coup de bayonnette à la cuisse et de deux magnifiques coups de sabre sur la figure. Sa tête était presque complètement couverte de ligatures.

Les porteurs déposèrent ce blessé près de moi et se retirèrent.

Le nouveau venu se retourna de mon côté et me fixa quelques instants.

On fait vite connaissance en campagne, aussi, engagea-t-il la conversation à brule pourpoint.

Je vais rapporter cette conversation aussi fidèlement que possible.

“ Eh bien camarade me dit-il, vous avez donc aussi reçu votre part.

“ Oui, répondis-je, mais c'est peu de chose, une balle dans la jambe. Et vous ?

“ Oh, moi c'est tout différent, vous, vous avez été caressé par le plomb, moi c'est par l'acier. Un coup de bayonnette à la cuisse et deux coups de sabre superbes à la figure

“ Excusez du peu, ils n'y ont pas été de main morte, ces messieurs les tuniques blanches.

“ Oui, c'est raisonnable pour une fois ; mais dites moi mon vieux, si au lieu de jaser comme des pie

borgnes, nous nous humections le palais d'une bonne goutte de casse-poitrine; qu'en dites vous?

—Avec plaisir; mais en avez-vous au moins.

—Oh oui, et du fameux encore, goûtez moi ça plutôt; et il me passa sa gourde.

CHOSSES ET AUTRES.

Ces jours derniers, on jugea un Allemand qui avait trouvé *tus blein trole* d'assommer son concierge à coups de merlin.

Pendant les débats, l'accusé, les menottes aux mains, avait sans façon appuyé sa tête sur l'épaule du gendarme assis près de lui.

—Eh bien! c'est cela; ne nous gênons pas, fit Pandore en repoussant son familier voisin.

—Ah! mein herr, répliqua celui-ci en soulevant ses poignets enchaînés, "quand il y a te la chaîne, il y avre bas te blaisir."

Un aimable rôdeur de barrières, convaincu d'attentat nocturne, passait ces jours-ci en jugement.

A la lecture de l'arrêt qui le condamnait à cinq ans de réclusion et dix ans de surveillance, le jeune et intéressant poivrier se leva, sourit, fit la bouche en cœur, arrondit le bras et dit:

—Pardon, mon cher Président, avec quelques protections, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de commencer par la surveillance?

Dans un journal de sport, au compte-rendu des courses de La Marche, je trouve la phrase suivante:

"Au premier tournant Nanette et Millionnaire n'étaient plus là!"

Où étaient-ils?

Après tout, ce n'est pas difficile à deviner. Une jument pur sang et un cheval pur sang, surtout quand le cheval est millionnaire!

Sur le boulevard:

X.....le petit crevé, roncontre le journaliste C..... qu'il accable toujours de politesses afin de faire croire qu'il est de ses amis.

—Bonjour, très-cher, lui crie-t-il, que faites-vous demain?

—Je ne sais, pourquoi?

—Je déjeune chez Brébant avec quelques amis, venez donc, ça me fera plaisir.—Est-ce dit? Vous savez, il y aura des huitres.

—Parbleu! je m'en doute bien!

—Oh! mais, des monceaux d'huitres! La table en sera garnie.

—Oui, autour!

Une fort jolie créole de la Havane, qui habite Paris, passédait l'autre jour encore deux petits chiens blacs de son pays,—de ces chiens au poil long et

soyeux, qui ont détrôné les kings-Charles. Elle leur prodiguait les petits-fours; et semblait n'avoir d'affection que pour ces frétillements compatriotes, qu'elle couvrait de ses baisers, du matin au soir.

Le 1er janvier au matin, la soubrette alla prévenir madame, en poussant des gémissements, que la petite chionne était morte: cris déchirants de la créole! on consigne les visiteurs; madame en fera une maladie.

Enfin, elle somme, et envoie chercher un fourreur, à qui elle montre la bête inaninée:

—Je veux, dit-elle qu'on me fasse un manchon avec la peau de ma pauvre Paquita.

—Oui, madame; seulement l'animal est trop petit; ce sera un manchon de petite fille.

—Etes-vous sûr?

—Oh! certainement.

—Eh bien, répondit-elle en montrant le frère de la défunte qui dormait près du foyer,—prenez aussi celui-là.

LUI.—Figure-toi qu'un basochien quelconque a eu l'audace de venir me demander des étrennes.....

MOI.—Parce que?

LUI.—Je te le donne en mille.

MOI.—Que sais-je!

LUI.—Parce qu'il a eu cette année, disait-il, deux ou trois fois l'occasion de m'apporter..... du papier timbré.

MOI.—C'est très ingénieux, cela. Et tu lui as donné?.....

LUI.—Je ne te dirai pas ce que je lui ai donné; seulement ça me rappelle que, comme on reprochait un jour à quelqu'un d'avoir reçu des coups de pied "devant tout le monde," ce quelqu'un se campa le le poing sur la hanche et répondit fièrement:—C'est possible, monsieur, mais jamais "devant moi."

On se rappelle les frères siamois, qu'un lien naturel, partant au-dessus du sternum, rendait inséparables, et qui ont fait autrefois l'étonnement du public parisien.

Une de nos actrices, fort jolie et non moins naïve, demandait ces jours-ci ce que ces deux frères étaient devenus.

—L'un est avocat,—répondit un auteur qui a toujours le mot pour rire,—et l'autre médecin.

—Ah! mon Dieu, s'écria l'actrice, comment s'arrangent-ils donc?

—L'avocat plaide pendant le jour, et le médecin fait ses visites le soir.

L'esprit humain tourne constamment sur lui-même. Une fois de plus l'annonce suivante le prouve:

PLUS DE PERRUQUES, NI CHIGNONS!

Faux cheveux de toutes couleurs,

Chez L....., rue....., No.....

Le meilleur Pain Français et Autre,
QUE VOUS PUISSIEZ MANGER SE TROUVE

Chez **MICHEL,**

Boulangier,

Rue St. Valier, près le petit Escalier.

Québec, 11 septembre 1869.

UN DES HOTELS

Les mieux connus des 3-Rivieres.

EST TENU PAR

DUFRESNE,

En face de l'Hôtel Farmer

REPAS A TOUTE HEURE.

TABLE D'HOTE ET DE CHOIX.

Prix Tres Moderes.

Québec, 11 septembre 1869.

FRECHET'S, MOUNTAIN HILL HOUSE,

No. 5, RUE DE LA MONTAGNE,

CET Hôtel la 1^{re} catégorie, considérablement agrandi et restauré par les soins de son habile propriétaire offre aux touristes et aux voyageurs des conditions de confortable qu'aucun autre hôtel ne peut surpasser.

Table d'hôte de 1^{re} classe le matin, à 1 heure et à 6 heures.
E. C. FRECHET,
Propriétaire.

Québec, 14 août 1869.

H. POURTIER

MEDECIN-DENTISTE, RUE ST. JEAN.

Clientèle considérable, Réputation bien établie.
Québec, 14 août 1860.

B. CHAMBERLAND,

RUE ST. JEAN.

GRAND choix de Porcelaines, Cristaux et Verres ordinaires.

PRIX TRES MODERES

Québec, 4 septembre 1869

NOUVELLE PHARMACIE.

ALFRED LECLERC,

Licencie de l'Universite-Laval.

DROGUES FRAICHES, Médecines et Remèdes patentés. Articles de Toilette, Pommades, et Huiles pour les cheveux. Fourniture et Ingrédients pour Photographes, Teinturiers, etc. Prescriptions des médecins exécutées avec soin, et sans délai.

Coin des rues St. Jean et du Palais.

Québec, 11 septembre 1869.

L. ROUSSEAU, HOTEL,

Rue Sous-le-Fort, près de la Com. du Richelieu

BONNE SITUATION,

Prix à la portée de tous les voyageurs.

Québec, 11 septembre 1869.

FUCHS

MARCHAND TAILLEUR

RUE ST. JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



T. LEBLANC,

MARCHAND TAILLEUR,

RUE NOTRE-DAME.

Québec, 4 septembre 1869.

EPICERIES.

Vins et Spiritueux. Etc., Etc.,

A. W. LEBEL.

Marché Champlain, Coin de la rue Notre-Dame.

Québec, 4 septembre 1869.

Cigars, Cigars.

LES meilleurs Cigars, importés directement de la Havane, qui se fument en Canada, sortant de l'entrepôt de Cigars de

A. J. HUOT,
Rue Sous-le-Fort.

QUALITE DE PRIX.

Defiant toute concurrence.

Québec, 4 septembre 1869.

EPICERIES.

VINS ET SPIRITUEUX, ETC.,

ALEXANDRE MORENCY,
Rue Sous-le-Fort, No. 66.

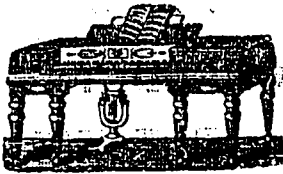
Québec, 4 Septembre 1869.

MAGASIN ET GALERIE DE PHOTOGRAPHIE.

VALLEE,

RUE ST. JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



MAGASIN DE MUSIQUE.

LAVIGNE.

RUE ST. JEAN.

GRAND Choix de Musique. Grandes airs d'Opera et Romances choisies.
Québec, 4 septembre 1869.

HOTEL DES BAINS,

UNIQUE DANS LA VILLE DE QUEBEC,

Rue du Palais,

TENUE PAR

N. LA FORCE.

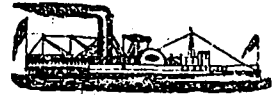
Cet Hotel se recommande d'une façon toute spéciale par le confortable de sa table, la bonne tenue de son appartement et de sa bonne situation.
Salle de Bain d'une propreté remarquable.
Bains à toute heure.
Québec 14 aout 1869.



Horlogerie et Bijouterie fine.

CYRILE DUQUET,
No. 1, rue la Fabrique.

Québec, 4 septembre 1869.



Compagnie du Richelieu.

LIGNE DES VAPEURS DE LA MALLE ROYALE.

ENTRE

QUEBEC ET MONTRÉAL.

LE VAPEUR.

MONTRÉAL.

CAPITAINE ROBERT NELSON.

PARTIRA TOUS LES

Lundis, Mercredis et Vendredis,

A QUATRE HEURES P. M.,

LE VAPEUR.

QUEBEC.

CAPITAINE J. B. LEBELLE,

PARTIRA TOUS LES

MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS.

PRIX DES PASSAGES:

CHAMBRE (Souper et Lit de Cabine inclus)..... \$3.00
ENTREPONT..... 1.00

J. E. DESCHAMPS,
Agent.

Québec 14 aout 1869,

Hôtel Blanchard,

En face de l'Eglise Notre-Dame,

TENU de père en fils depuis quarante ans par les MESSIEURS BLANCHARD.
Cet Hôtel tant connu à Québec défie toute espèce de concurrence, par sa position typographique et le confortable de ses services.
Québec, 24 aout 1869.

Feuilleton de L'OMNIBUS

LE 18 SEPTEMBRE 1869

LES DRAMES DE PARIS

PAR

PONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

L'enfant n'avait pas même jeté un cri en s'éveillant dans la vide.

Pendant quelques minutes, Felipone demeura immobile et saisi d'une étrange fièvre à la place même où il avait commis son forfait ; puis le misérable eut peur et voulut fuir ; puis encore le sang-froid qui caractérise les grands criminels lui revint, et il comprit qu'il se trahirait s'il fuyait. Alors d'un pas mal assuré encore, mais déjà le front calme, il quitta la plate-forme sur la pointe du pied, et se dirigea vers l'appartement de sa femme, laissant enfin résonner ses éperons et le talon de ses bottes fortes sur les dalles de la galerie.

IV

La comtesse s'était précipitée hors de sa chambre, demandant son fils à tous les échos, et son mari l'avait suivie, manifestant à son tour une vive inquiétude, car l'enfant avait coutume de revenir à sa mère aussitôt qu'il avait joué.

Les cris de la comtesse eurent bientôt mis tout le château en rumeur. Les domestiques accoururent. Aucun n'avait vu le petit Armand de puis l'instant où sa mère l'avait laissé sur la plate-forme.

On explora le château, le jardin, le parc, l'enfant n'était nulle part.

Deux heures s'écoulèrent au milieu de ces recherches infructueuses. La comtesse, éperdue, tendait ses mains de désespoir, et son œil ardent semblait vouloir scruter jusqu'au fond du cœur de Felipone, qu'elle regardait déjà comme le meurtrier de son fils, et deviner ainsi ce qu'il en avait fait.

Mais l'Italien jouait si bien l'affliction la plus profonde, il y avait dans sa voix et dans son geste tant de naïf désespoir et d'étonnement, que la mère, une fois de plus, crut qu'elle obéissait à cette insurmontable aversion qu'elle éprouvait pour son mari, en l'accusant de la disparition de son fils.

Tout à coup, un domestique arriva tenant à la main le petit chapeau de l'enfant orné d'une plume blanche, et qui était tombé de sa tête à la rive de la plate-forme durant son sommeil.

— Ah ! le malheureux ! exclama Felipone avec un accent auquel se méprit la pauvre mère, il aura escaladé le parapet...

Mais au moment où la comtesse reculoit d'épouvanté à ces paroles et à la vue de cet objet qui semblait en confirmer la sinistre vérité, un homme apparut sur le seuil de la salle où se trouvaient alors les deux époux, et, à la vue de cet homme, le comte

Felipone recula frappé de stupeur et devint livide.

V

Le personnage qui venait d'apparaître était un homme d'environ trente-six ans, vêtu d'une longue redingote bleue ornée d'un ruban rouge, et comme portaient alors les soldats de l'empire mis de côté par la restauration.

Cet homme était de haute taille, un feu sombre brillait dans son regard, éclairant d'un reflet indigné son visage pâle de courroux.

Il fit trois pas à la rencontre de Felipone, qui reculait épouvanté, étendit la main vers lui, et lui cria :

— Assassin ! assassin !

— Bastien ! murmura Felipone saisi de vertige.

— Oui, répéta le hussard, car c'était lui, Bastien que tu as cru tuer raide, et qui n'est pas mort... Bastien, que les Cosaques ont trouver gisant dans son sang, une heure après ta fuite et ton double crime, et à qui ils ont sauvé la vie... Bastien, prisonnier des Russes pendant quatre ans, et qui, libre enfin, vient te demander compte du sang de son colonel dont tes mains sont couvertes...

Et comme Felipone, foudroyé reculait toujours devant cette apparition terrible, Bastien regarda la comtesse et lui dit :

— Cet homme, madame, ce misérable, il a tué l'enfant comme il a tué le père.

La comtesse comprit.

Alors la mère, éperdue et folle naguère, devint une tigresse en présence de l'assassin de son enfant ; elle s'élança sur lui pour le déchirer avec ses ongles, en criant :

— Assassin ! assassin ! l'échafaud t'attend... je te livrerai moi-même au bourreau !...

Mais alors, comme l'infâme reculait toujours, la mère poussa un cri et sentit remuer quelque chose au fond de ses entrailles...

Elle poussa un cri et s'arrêta, pâle, chancelante, brisée...

L'homme qu'elle voulait dénoncer à la vindicte des lois, l'homme qu'elle voulait traîner sur les marches de l'échafaud, ce misérable, cet infâme était le père de cet autre enfant qui commençait à s'agiter dans ses flancs.

Vers la fin du mois d'octobre de l'année 1840, c'est-à-dire vingt-quatre ans après les événements que nous racontions tout à l'heure, un soir, à Rome un homme qu'à sa tournure et à son costume on devinait être Français, traversa le Tivoli et gagna le *Trastevere* d'un pas lesté. Cet homme était de haute taille, il était jeune et pouvait avoir vingt-huit ans. Sa beauté mâle et hardie, son œil noir, où brillait un regard fier et doux, son large front, où déjà apparaissait ce pli précoce et profond qui n'est point une ride peut-être, mais qui trahit les soucis prématurés et les tristesses mystérieuses du penseur et de l'artiste, cet adorable mélange, en un mot, de jeunesse énergique et de mélancolie qui était en lui attirait l'attention curieuse et pline d'une secrète admiration des Transtévérines, ces femmes du peuple de Rome si connues par

leur beauté et leur vertu. Le jour tombait, et cependant il n'était pas nuit encore. Un dernier rayon de soleil qui s'éteignait dans les flots du Tibre, glissait au sommet des édifices de la ville éternelle, couvrant d'un reflet de pourpre et d'or les fenêtres des palais et les vitraux des églises.

L'air était tiède et doux, et les Transtévérins étaient sur le pas de leur porte, les femmes tournant leur fuseau, les enfants jouant dans la rue, les hommes fumant avec gravité en écoutant une chanson venue des marais Pontins, en passant de bouche en bouche jusqu'à celle d'un artiste en plein vent qui glanait en ce moment quelques *baiocci* dans la rue étroite et tortueuse où notre personnage venait de s'enfoncer.

Au milieu de cette rue était une petite maison d'apparence coquette, aux toits en terrasse, et aux murs de laquelle grimpaient un lierre d'Irlande, dont les rameaux vivaces s'entrelaçaient à un pied de vigne aux grappes dorées et mûrissantes.

Cette maison était silencieuse et parfaitement close sur la rue. Aucun bruit, aucun mouvement ne se produisaient derrière les persiennes immobiles de son rez-de-chaussée et de son premier étage. On eût dit qu'elle était complètement inhabitée.

Le jeune Français s'arrêta devant la porte, et tira de sa poche une clef au moyen de laquelle il pénétra dans la maison. Un petit vestibule en marbre blanc et rose conduisait à un escalier en coquille que le visiteur gravit lestement.

— Où donc est Fornarina ? se demanda-t-il en se dirigeant vers le premier étage de la maison, Malgré mes ordres, elle abandonne toujours sa maîtresse. J'ai là un pauvre dragon pour garder mon trésor..... un trésor sans prix !

Il frappa discrètement à une petite porte ouvrent sur le pallier de l'escalier.

Entrez ! dit une voix douce à l'intérieur.

Le visiteur poussa la porte et se trouva dans un joli boudoir tendu d'une étoffe perse à fond gris perle, meublé en bois de rose, encombré de caisses de fleurs d'où s'exhalaient de pénétrants parfums, et au fond duquel, à demi couché sur un divan à la turque, se trouvait une ravissante créature devant laquelle le jeune homme s'arrêta, comme ébloui, bien qu'il fût loin de la voir pour la première fois.

— C'était une femme d'environ vingt-trois ans, petite et délicate, au teint blanc et un peu pâle, aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux bleus : une fleur éclose au tiède soleil du nord et transportée momentanément sous les ardeurs du ciel italien.

La beauté de cette jeune femme était merveilleuse, et ceux des Transtévérins qui l'avaient aperçue derrière ses persiennes, à la brune du soir ou au soleil levant, étaient demeurés muets d'admiration.

A la vue du Français, la jeune femme se leva et jeta un cri de joie :

— Ah ! dit-elle, je vous attendais ; Armand, et il me semblait que vous tardiez aujourd'hui plus que de coutume.

— Je sors de mon atelier à l'heure même, répondit-il, et je serais accouru plus tôt auprès de vous, chère Marthe, si je n'avais reçu la visite du cardinal Stenio Landi, qui veut acquérir une statue. Le cardinal est resté chez moi plusieurs heures.....

“ Mais reprit l'artiste, — c'était en effet, un sculpteur français, prix de Rome, — vous êtes pâle et triste plus qu'à l'ordinaire, Marthe, vous paraissiez agitée....

Elle tressaillit.

Vous trouvez ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il en s'asseyant auprès d'elle et lui prenant les deux mains qu'il pressa avec amour et respect. Vous souffrez de quelque chose... dites, répondez-moi ?...

— Eh bien, dit-elle avec effort, vous avez raison, Armand, j'ai eu peur... et je vous attendais avec impatience.

— Peur de quoi ?

— Écoutez, reprit-elle avec vivacité, il faut quitter Rome... il le faut ! En vain m'avez-vous cachée en ce faubourg solitaire de la grande ville où ne se hasarde jamais l'étranger... en vain avez-vous cru que là je serais à l'abri des poursuites de mon mauvais génie..... là, plus qu'ailleurs, ici, comme à Florence, il faut partir !

Une pâleur étrange s'était répandue sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parlait ainsi.

— Où est Fornarina ? interrogea brusquement le sculpteur.

— Je l'ai envoyée chez vous vous chercher. Elle aura pris la grande rue et vous la petite ; vous vous serez croisés.

— Cette femme que j'ai placée auprès de vous, avec mission de ne jamais vous quitter, cher ange, est peut-être.....

— Oh ! ne le croyez pas, Armand ; Fornarina mourrait plutôt que de me trahir.

Armand s'était levé et se promenait de long en large dans le boudoir d'un pas inégal et brusque, où se révélait son émotion.

— Mais enfin, s'écria-t-il que vous est-il arrivé ?.... qu'avez-vous vu, enfant, que vouliez ainsi partir ?

— Je l'ai vu.

— Qui ?

— Lui !

Et Marthe s'approcha de la croisée, à travers les persiennes, indiqua un endroit de la rue :

— Là, dit-elle, hier soir à dix heures, au moment où vous veniez de partir... il était blotti dans l'angle de cette porte, il attachait un regard de feu sur la maison. On eût dit qu'il me voyait... et je n'avais pas de lumière, alors que lui-même était exposé au clair de lune. J'ai reculé épouvantée... je crois que j'ai jeté un cri en m'évanouissant... Ah ! j'ai bien souffert...

Armand s'approcha de Marthe, la fit rasseoir sur le divan, reprit ses deux mains dans la sienne et s'agenouilla devant elle :

— Marthe, dit-il, voulez-vous m'écouter ? Voulez-vous avoir en moi la foi qu'on a en un père, en un vieil et sûr ami, en Dieu lui-même ?

— Oh ! oui, répondit-elle, parlez... protégez-moi... défendez-moi... je n'ai plus que vous en ce monde...

(A continuer.)